

Quelques notes sur les rapports entre nation et religion et sur deux manières opposées de les envisager

François Hébert

Volume 20, Number 3 (117), May–June 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60056ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hébert, F. (1978). Quelques notes sur les rapports entre nation et religion et sur deux manières opposées de les envisager. *Liberté*, 20(3), 3–8.

Tribune

Pour tenter de combler un vide criant, en une époque aussi cruciale de notre histoire, dans le domaine de la pensée, LIBERTÉ inaugure une série d'éditoriaux, dans l'espoir qu'ils susciteront des débats de fond sur les questions culturelles de l'heure.

Quelques notes sur les rapports entre nation et religion et sur deux manières opposées de les envisager

A l'heure où le Québec de nouveau se laisse entraîner dans le tourbillon des festivités de la Saint-Jean, il convient plus que jamais de rappeler la quadruple signification de cet événement :

- 1) *païen* : c'est le solstice d'été, une fête du soleil, la célébration du feu, une victoire sur la nuit ;
- 2) *chrétien* : c'est l'anniversaire de Baptiste, le précurseur du Messie (qui naîtra au solstice d'hiver) ;
- 3) *politique* : c'est la fête nationale d'un pays qui existe déjà et n'existe pas encore (une drôle de fête à cet égard, comme on dirait une drôle de guerre) ;
- 4) *profane* : c'est un jour férié...

Or, la quatrième signification découle de la troisième, qui découle de la deuxième, qui découle de la première...

On pourrait tirer de cet exemple une question : quand un jeune, le 24 juin, ouvre une cannette de bière, sait-il ce qu'il fait ? Et on pourrait, avec plus de profit encore et bien que le problème soit fort complexe, examiner dans la même perspective, en géologue, c'est-à-dire en tenant compte des strates profondes qui soutiennent le terrain, examiner, dis-je, notre situation « politique ». Car de quelque côté qu'on se tourne, de nos jours, au Québec comme ailleurs, mais surtout ici, on n'entend que des *opinions* ; ce qui fait cruellement défaut, c'est la *théorie* (le mot vient du grec *theos*) et il me semble que nous nous engluons actuellement dans d'opaque engagements, annonceurs de noirs lendemains.

Une théorie est d'autant plus valable qu'elle approfondit ses sources. Le maoïsme est d'autant plus puissant (en Chine) qu'il connaît ses origines (chinoises), et son éthique d'autant plus probante qu'elle s'appuie sur une métaphysique, voire sur une poétique : en tout cas, sur une vision du temps et du monde.

Je veux dire ici, à cet égard, l'abîme spirituel québécois que ne masquent pas les boniments d'un Lalonde, les sophismes d'un Trudeau, les grimaces d'un Chrétien, les pitreries d'un Ouellet. Par rapport à eux, Ryan serait un génie, s'il n'avait pas son côté Baden-Powell...

Les anthropologues comme G. Durand, les mythologues comme M. Eliade ne nous ont-ils pas encore appris que le temporel jamais ne s'est défini ni ne se définira autrement que par une certaine relation à l'éternel, de même que le mobile par rapport à l'immuable ? Cela vaut aussi pour nos sociétés dites civilisées. Chaque acte que je pose commémore, réactualise un geste primordial, parfait ; dépend de lui et tend vers lui. Prenons un exemple extrême : quand sur leur monnaie, les Américains inscrivent en regard de la tête du Président les mots *In God we trust*, ils établissent une équivalence entre Carter et Dieu. Carter, c'est l'histoire ; Dieu, c'est le modèle. Et quand je vais aux urnes, j'inscris un X (mon nom secret) à côté du nom (public) de celui qui le mieux nous gouvernera, selon le calcul plus ou moins intuitif que je fais du rapport qu'il y a entre *je* et *nous*. Lévesque, c'est l'histoire ; mais c'est aussi l'incarnation d'un vœu plus

subtil, d'un désir de paix, d'éternité, de souveraineté ; ces termes, c'est à dessein que je les juxtapose. Hugh MacLennan dit que l'idée de l'indépendance pour les Québécois, c'est un peu l'idée du ciel. Pourquoi pas ? L'Assemblée Nationale, étymologiquement, ça veut dire la même chose que l'Eglise : un rassemblement. Et comme disent les Américains (pour lesquels j'ai décidément plus d'estime que pour leurs anciens ennemis du nord) : *E pluribus unum*...

Mais à cet égard, le consensus québécois n'est pas pour demain. Nous sommes fondamentalement divisés, déchirés. Et bien qu'on trouve un peu de tout dans chaque camp, je crois qu'on peut quand même les nommer, ces frères ennemis : les *indépendantistes* et les *libéraux* (au sens large). Par delà les petites querelles de politicaillerie, dont n'étaient pas exempts non plus, anciennement, les Bleus et les Rouges (mais ces petites querelles étaient pour ces *colorés toute la Politique* ; et si un consensus existait, c'était le consensus de la bouche cousue), ce qui distingue l'indépendantiste du libéral, c'est le désir d'*unité* du premier, c'est le besoin de *différence* du second. On peut psychanalyser désirs et besoins de chaque camp à partir de ses cas pathologiques. On peut aussi étudier, et ce serait sans doute plus utile, ce que les uns et les autres entendent par *unité* et par *différence*.

L'unité dans la diversité, proclament les slogans libéraux, sous-entendant l'unité *canadian* dans la diversité des entités politiques que sont les provinces, des entités économiques que sont les régions, des entités culturelles que sont les ethnies (dont le nombre varie selon l'auditoire, les circonstances : au Québec, on parlera plus volontiers des anglophones et des francophones, des deux peuples fondateurs ; ailleurs, de la mosaïque, du multiculturalisme). La formule est paradoxale : l'unité *dans* la diversité ; les libéraux entendent plutôt par là le contraire : la diversité dans l'unité (*canadian*). Quant aux péquistes, leur force et leur faiblesse est de calquer leur pensée sur ce même modèle, en déplaçant toutefois son champ d'application : l'adjectif « québécois » traduit alors, fidèlement, l'adjectif *canadian*.

Les plus farouches adversaires de l'idée indépendantiste reprochent à ses défenseurs leur *totalitarisme*, avoué ou la-

tent. (Réciproquement, les indépendantistes reprochent aux libéraux leur . . . *libéralisme*, synonyme pour eux d'éclectisme, d'attentisme, de statuquisme . . .) Ainsi, totalitaire serait l'idée selon laquelle l'indépendance est la condition sine qua non de l'accès au monde : les indépendantistes se voudraient les seuls possesseurs de la vérité. En cela, ceux-ci se situeraient dans le sillage du catholicisme profond, universaliste, en faisant reposer l'édifice politique sur la pierre angulaire de la foi (la leur, forcément) — en l'occurrence, un moellon trouvé dans le terrain vague où se désagrègent depuis belle lurette les ruines du catholicisme traditionnel. Sur quelle pierre durable donc les indépendantistes pourront-ils bâtir leur immeuble ?

Allons plus loin : les libéraux reprochent aux indépendantistes de ne pas séparer l'Église de l'État. Il est vrai que pour un Camille Laurin, la différence est mince entre la croix et l'épée, entre le goupillon et le microphone. Et nos poètes, pareillement, Miron, Ouellette, Pilon, eux qui ont donné à nos hommes politiques l'exemple, trop souvent auront mené un combat double et fort ambigu contre dragons et multinationales, contre Anglais et fantômes. Au fond, je crois, je pense que le véritable défi québécois consistera à articuler un nouveau rapport entre l'Église et l'État — car cela ne se peut pas, n'en déplaise aux intellectuels libéraux (qui sont les véritables *séparatistes* !), qu'il y ait d'un côté les affaires temporelles, de l'autre les éternelles : imaginons seulement les frissons qui glaceraient un Ryan, un Gilles Marcotte, si on lui montrait un cent(ime) de la République du Québec, avec une légende du genre *In God we trust* (mais traduite et adaptée à nous) auréolant la tête de René Lévesque ! Et j'estime que c'est un des symptômes de la décrépidité de l'Occident que de séparer l'Église de l'État — d'où, peut-être, l'épidémie contemporaine de schizophrénie, décelable partout, jusque dans le drapeau du Canada, auquel je préfère encore les dessins des fous.

Comme il n'existe pas de troisième voie, il faut choisir. On aura sans doute compris que je suis indépendantiste. Inconditionnellement. De cœur et d'esprit. Je ne serai jamais

libéral, mais libre, oui, j'espère, et j'agis en ce sens, dans l'amitié des camarades et le respect des adversaires.

Qu'on ne se méprenne pas : René Lévesque n'est pas Dieu ! Mais j'affirme que le contraire n'est pas moins vrai : l'élu, sous quelque régime que ce soit, est (et n'est que) l'image temporaire, librement construite par ses commettants, et révocable, de l'Homme qui s'y reflète. Il s'agit autant de douter du chef d'Etat, n'en déplaise à certains péquistes pressés, complexés ou déboussolés, que de croire en lui, n'en déplaise à certains libéraux pusillanimes qui se cachent à eux-mêmes leur absence au monde en s'entourant d'*Anglais* — de fantômes, de masques, de fantasmes ; par exemple, en se plongeant le tête, comme l'autruche, dans les *livres anglais*, comme John the Monk . . .

Et qu'on ne se méprenne pas à un autre sujet : il me semble qu'on doit déjà distinguer l'indépendantiste que je suis, comme quelques autres, des péquistes, chez qui on trouve de tout : des indépendantistes certes, mais aussi des libéraux (au sens propre) ; et encore quelques germes de fraternité ; mais déjà des signes de fatigue, car le pouvoir est une terre qui à la fois produit et corrompt. Moi, j'ai la tête dure.

Pour certains libéraux, la liberté est à réserver ; pour certains péquistes, elle est à utiliser. Les débats sur la loi 101 en témoignent assez. Je crois qu'il faudra nous garder de ces vues simplistes ; à cette seule condition, nous trouverons un *modus vivendi* avec nous-mêmes.

La pensée de Ryan (d'après ce que j'en connais, c'est-à-dire peu, car son style m'ennuie) dissocie assez nettement l'Évangile du journal (et maintenant, du discours politique, même s'il le tient un peu comme un sermon, l'index pointé — d'ailleurs avec une hérétique propension à l'utilisation du mot *moi*) et prolonge cette erreur historique (et religieuse : ce péché !) qui longtemps nous aura handicapés et qui consiste à séparer la foi des oeuvres. Un Louis O'Neill faisait l'erreur et le péché contraires, confondant par exemple Savard et Menaud : cette mystique est de mauvais aloi. Et la pensée de Pierre Vadeboncoeur n'échappe pas toujours à la fâcheuse tendance à l'excommunication péremptoire, au nom d'un *nous* régi par son *je*.

On peut vouloir que l'une des fonctions capitales de l'intellectuel sera désormais de s'engager en même temps dans la double recherche du *lieu* et du *lieu de l'affirmation du lieu* de ses interventions (comment le dire plus simplement ?), avec le souci, le désir et le devoir constants de liberté et de vérité.

Je ne doute pas que cette méthode finira (mais quand ?) par nous convaincre, tous, à quel point le Canada aura été une métaphore de mauvais goût.

FRANÇOIS HÉBERT